

NOTES ET IMPRESSIONS

Il y a trois choses que les femmes de Paris jettent par la fenêtre : leur temps, leur santé et leur argent.
Mme GEOFFRIN.

* *

Il y a des vertus qui risquent de ne jamais fleurir dans la vie, si elles ne s'épanouissent dans notre jeunesse : les primevères ne poussent qu'au printemps.
J.-STUART BLACKIE.

* *

La vie est un vêtement : quand il est sale, on le brosse ; quand il est troué, on le raccommode ; mais on reste vêtu tant qu'on peut.
H. DE BALZAC.

* *

La foule est comme la mer ; elle vous porte et elle vous engloutit, selon le vent.
ELIZABETH DE ROUMANIE.

* *

Quand on veut affirmer quelque chose, on appelle toujours Dieu à témoin, parce qu'il ne contredit jamais.
LA MÈME.

* *

Victor Hugo a trop de génie, César avait trop de gloire, Jésus trop de bonté. Ceux qui ont quelque chose l'ont trop pour ceux qui ne l'ont pas du tout.
ANDRÉ GILL.

* *

Entre l'idéal et le réel, l'homme, pour bien faire, devrait avoir un œil fixé sur le ciel et l'autre tourné vers la terre, au risque de loucher un peu.
RAPHAEL PARÉ.

* *

La constitution d'un peuple devrait être comme la grammaire de sa langue qui, malgré tous les réformateurs, reste l'œuvre du temps et ne change qu'avec lui.

* *

Il y a des gens qui ne connaissent qu'un moyen de n'être jamais désobéi, c'est de ne rien commander.
G.-M. VALTOUR.

UN AGENT DE LA POLICE SECRÈTE

(Traduit pour *L'Opinion Publique*)

—Monsieur le commissaire, puis-je vous parler ?

L'homme qui prononçait ces paroles paraissait effrayé, malheureux, misérable. Il avait l'air d'un mendiant, ses yeux étaient enfoncés dans l'orbite, ses joues creuses et sa chevelure inculte. Il était vêtu d'une vieille blouse et d'un vieux pantalon usés et rapiécés.

C'est le 1er janvier 1863 que cet homme se précipita chez le commissaire de police, à Paris, Jules Minteaux.

Les clercs du bureau, en l'apercevant, échangèrent un coup d'œil, puis regardèrent le commissaire. Chacun d'eux gravait dans sa mémoire la figure de cet homme.

—Puis-je vous parler, monsieur ? répéta-t-il.

—Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? lui demanda brusquement le commissaire.

—Ma femme, Mme Purvois, s'est suicidée. Elle est morte, monsieur. Je demeure rue Féron, No. 7.

—Suicidée, quand ?

—Cette nuit, je ne sais à quelle heure, monsieur. Quand je rentrai hier soir, ayant cherché de l'ouvrage, elle était bien comme d'habitude. Elle était toujours aimable et souriante, quoique nous fussions bien pauvres et sans un seul sou dans la maison.

—Eh bien ? fit le commissaire.

—Nous avions bien faim tous les deux, mais je la consolai un peu en lui disant que l'on m'avait promis de me faire travailler de mon métier, et nous nous couchâmes sans souper en pensant à toutes les bonnes choses que nous achèterions quand j'aurais gagné mes premiers cinq francs. Il y a une heure de cela, je me réveille. Je lui parle, et bon Dieu ! elle était morte !

—Elle n'était plus à côté de moi sur notre grabat, mais étendue sur le plancher, monsieur. Elle avait un rasoir dans sa main et elle avait la gorge ouverte d'une oreille à l'autre. La figure était couverte de sang, le plancher aussi. Toute la chambre m'en paraissait inondée. Oh, monsieur, quelle horreur !

—Une femme se suicide rarement avec un rasoir, et les gens de votre condition possèdent rarement cet instrument, dit le commissaire.

—Ah ! mais le rasoir n'est pas à moi, je n'en ai pas ; je ne sais pas où elle l'avait pris. Elle a dû préméditer son suicide.

—Elle peut avoir été assassinée.

—C'est impossible, monsieur. La porte était assujettie en dedans, avec une barre en bois, et si on l'avait forcée, le bruit m'aurait éveillé ainsi que nos voisins.

—Avait-elle bu ? S'était-elle enivrée ?

—Elle ? Oh non, monsieur, elle n'aimait pas les liqueurs fortes.

—Hein ! fit le commissaire, elle devait être une femme de nerf pour se couper la gorge avec un rasoir, et vous devez être un dormeur solide pour ne pas vous être éveillé quand elle est tombée.

—J'étais fatigué d'avoir marché, monsieur, et je dormais plus profondément que d'habitude. Les pauvres, fatigués et affamés, dorment dur, monsieur. Ils sont comme les morts, car ils ne font pas de rêves.

—Je vais me rendre immédiatement rue Féron, No 7.

L'homme, qui avait dit se nommer Ambroise Purvois, couvrit de son vieux chapeau sa chevelure emmêlée et sortit. A sa suite, sur un signe du commissaire, marchait un mouchard déguisé.

—Ne le perdez pas de vue, lui dit le commissaire.

En moins d'une demi-heure, le commissaire, suivi de deux ou trois autres assistants et d'un chirurgien, arrivait à la sombre rue Féron. Pour arriver au logis de Purvois il fallait traverser une cour, puis un passage obscur et enfin gravir trois étages par un petit escalier de bois tout étroit. En entrant dans la chambre, ils aperçurent la victime étendue sur le plancher, raide et froide, les yeux vitreux tout grands ouverts, et dans une de ses mains crispées le rasoir couvert de sang.

Le mari était assis sur le grabat, le visage caché dans ses deux mains et se lamentant comme en proie à la plus grande affliction. Les officiers de police lui dirent de se lever. Il obéit. Le Commissaire lui fit subir un interrogatoire très sévère, tandis que le médecin faisait l'examen du cadavre.

—Où avez-vous épousé cette femme ?

—A Marseille, monsieur.

—Quand ?

—Il y aura trois ans au mois de mars prochain. J'étais plus heureux alors. J'avais même des épargnes.

—Quel était son nom de fille ?

—Lizette Camareau. Elle était orpheline.

—Depuis quand vivez-vous ici ?

—Rien que depuis six mois, monsieur—nous avons existé, pas vécu. Vivre, c'est jouir, c'est être heureux. Pauvre chère fille ! Elle avait si bon cœur.

—C'est bon, c'est bon, c'est assez, dit le Commissaire.

Le médecin avait fini son examen du corps ; les autres officiers de police avaient fait l'inspection de la chambre, et questionné les voisins et tous les gens qui s'étaient rassemblés dans l'étroit passage afin de voir cette nouvelle tragédie de la triste rue Féron.

—Il est possible que ce soit un suicide, dit le commissaire.

—La blessure paraît avoir été faite par une main ferme, ajouta le chirurgien.

Un des officiers—un mouchard—examinait soigneusement les mains de la victime—celle qui tenait le rasoir et celle qui pendait inerte le long du corps. Il ne fit cependant aucune remarque et se releva.

Le corps fut porté à la morgue, l'enquête officielle fut faite, et le rapport de sa décision fut envoyé au préfet. Elle comportait "qu'il n'y avait pas de preuves que Lizette Purvois fût morte autrement que de sa propre main, et qu'elle s'était probablement suicidée dans un moment d'hallucination mentale causée par la faim." Telle était la substance du rapport.

Seulement, un des officiers n'était pas de cette opinion. C'était le mouchard qui avait si bien examiné les mains de la femme. Il était jeune et ambitieux. C'était sa première année de service et il n'avait pas encore trouvé l'occasion de faire valoir ses talents. Il crut, lui, Pierret, le jeune mouchard, il crut voir un mystère dans cette affaire ; il voulut en profiter pour se faire distinguer et exciter l'envie de ses collègues.

Ambroise Purvois, le mari de la femme morte si tragiquement, disparut de la rue Féron, en dépit de la surveillance de Pierret, et un peu plus tard, Pierret et deux de ses collègues furent envoyés à Toulon en mission secrète.

Vers la fin de l'année 1865 on vit arriver à Paris le comte Horace Croissart, accompagné d'une très belle femme qu'il présentait comme la comtesse, sa femme. Ils louèrent un hôtel magnifiquement meublé, dans la rue des Martyrs, et prirent bientôt place dans la meilleure société. Le comte était un homme à la mode, dépensant sans aucune épargne, et toute la société en raffola bientôt. La comtesse, soit à l'opéra, soit dans les réunions et les réceptions de la noblesse, fut entourée et courtisée comme le sont toutes celles qui ont un titre et une fortune. Le comte faisait de grandes charités ; ses équipages étaient des plus beaux, son personnel nombreux et bien payé. Un jour son valet de chambre disparut et le comte fut obligé d'en engager un autre qui lui fut présenté comme parfaitement recommandable. Il avait d'excellents certificats de deux ou trois de ses anciens maîtres, appartenant tous à la première société. Enfin, c'était un bijou, un valet modèle, connaissant son métier, fidèle à tous ses devoirs et paraissant même deviner la volonté et les désirs de son maître. Il était depuis trois mois au service du comte, quand au mois d'avril, il se rendit chez le préfet de police, et en donnant son nom, il fut reçu seul par ce fonctionnaire.

—Monsieur le préfet, lui dit-il, le temps est venu d'en finir. Le drame est à son dernier acte.

Le préfet sourit.

—Et vous avez bien joué votre rôle ?

—C'est vous qui en serez juge, monsieur. La dernière scène se joue, à vous, le directeur, de faire retomber le rideau.

—Vous avez commencé votre partie, dit le préfet, en janvier 1863, dans la rue Féron. Vous jouez depuis trois ans. Avez-vous réussi ?

—Monsieur le préfet, dit le valet, j'ai fini ma part du travail, et maintenant, c'est le mouchard Pierret qui dit que le comte Horace Croissart et Ambroise Purvois sont un seul et même homme, et que le dit Ambroise Purvois a assassiné sa femme, Lizette Purvois, dans la rue Féron, et puis imaginé, l'adroit coquin, l'histoire de son prétendu suicide.

—Une histoire bien faite, n'est-ce pas, ami Pierret ? Et maintenant, comment avez-vous appris votre rôle—la première et la dernière partie ?

—Quand j'accompagnai le commissaire à la rue Féron et que je vis la femme baignant dans son sang, je me dis, voici une chance pour toi Pierret, une chance de te faire un nom. J'examinai le cadavre, quand le chirurgien eût fini. Les mains de la femme attirèrent surtout mon attention. Mais ce que je crus remarquer je n'en parlai pas. Je vis qu'elle tenait le rasoir dans sa main gauche. Ensuite j'ai examiné les doigts de sa main droite, et je me suis aperçu qu'elle avait l'habitude de manger ses ongles, et cela se voyait par l'ongle de son pouce et celui de son premier doigt. Maintenant, une personne gauchère porte instinctivement sa main gauche à sa bouche, mais les ongles de sa main gauche étaient en parfait ordre. Par conséquent elle n'était pas gauchère, si elle s'était suicidée, elle se serait servie de sa main droite pour se couper la gorge. Donc le rasoir avait été mis dans sa main gauche, par son assassin, après qu'elle fût tombée à terre.

—Je ne dis rien à personne. Je surveillai ce Purvois. Je tâchai de découvrir ses habitudes et sa manière de vivre. Je ne découvris rien d'important, seulement que lui et cette femme paraissaient vivre heureux ensemble ; et du facteur j'appris que dans la semaine du meurtre il leur avait porté une lettre timbrée de Marseille et adressée à Lizette Purvois. Maintenant, cette lettre avait-elle quelque rapport avec le meurtre ? Qui avait reçu la lettre ? Pas la femme, mais son mari. Je fus envoyé en mission à Toulon. Quand je revins, Ambroise avait disparu. Je n'avais pas oublié tous ces faits, car c'est alors que je vins vous trouver pour la première fois.

—Puis un jour, je vis ce comte Horace Croissart. En dépit du changement qu'il avait eu le soin d'opérer dans sa personne, je reconnus en lui mon Ambroise Purvois disparu. Je le suivis ; deux mois après j'étais intime avec son valet de chambre que je décidai à laisser sa place pour une meilleure que je lui procurai chez M. le baron de Montgiron, et par ruse, en usant de fausses lettres de recommandations, je le remplaçai chez le comte. Je m'aperçus bientôt que la comtesse, malgré ses grands airs, n'était pas de noble naissance—bref, qu'elle n'était que sa maîtresse et qu'entre eux deux il y avait un secret.

—Un jour, j'entrai par hasard dans une chambre voisine de celle où ils se trouvaient. Je crus les entendre se quereller. Je me glissai dans une armoire pratiquée dans la cloison qui séparait les deux pièces, et j'entendis la comtesse qui disait : "J'ai été assez longtemps votre jouet. Je suis persuadée que c'est vous qui avez tué ma sœur. Donnez-moi ce que je veux—la moitié—et séparons-nous. Nous ne pouvons plus vivre ensemble."

—Après avoir entendu cette conversation, je fus sûr de mon coup, je tenais le comte, alias Ambroise Purvois. Et je compris toute l'affaire. Cette femme, la comtesse, était la sœur de la femme de Purvois. Cette sœur demeurait à Marseille et elle avait écrit à Lizette pour lui dire que toutes venaient d'hériter de la fortune d'un oncle récemment décédé—soit 300,000 francs. Ce scélérat de Purvois avait alors résolu d'assassiner sa femme pour s'approprier sa part de cette fortune comme héritant d'elle. Il la tua, se rendit à Marseille, se présenta chez sa belle-sœur, plus jeune et plus jolie que sa femme, se fit aimer d'elle et finalement la séduisit et l'amena à Paris, où il se donna le nom et le titre de comte Horace Croissart, et mena joyeuse vie. Vous vous souvenez qu'à l'enquête il avait dit : "J'ai existé, je n'ai pas vécu ; vivre c'est jouir."

—Voilà ce que j'ai découvert, monsieur. Ils sont sur le point de se séparer. Allons-nous hâter le dénouement ?

—Votre partie est finie. La mienne commence, répondit le préfet.

Le soir même, le comte Horace Croissart fut arrêté dans sa loge au Grand Opéra, et conduit chez le préfet. La comtesse fut aussi arrêtée. Le comte perdit courage aussitôt qu'il sut ce dont on l'accusait, puis ayant contre lui la comtesse, et la narration du perspicace mouchard ne lui laissant aucune chance de salut, il s'épouvanta et lâchement avoua tout en implorant la pitié. Pierret avait tout deviné et il eut l'avancement qu'il désirait. La sœur de la femme assassinée fut remise en liberté et Ambroise Purvois fut exécuté le 19 mai 1866.